

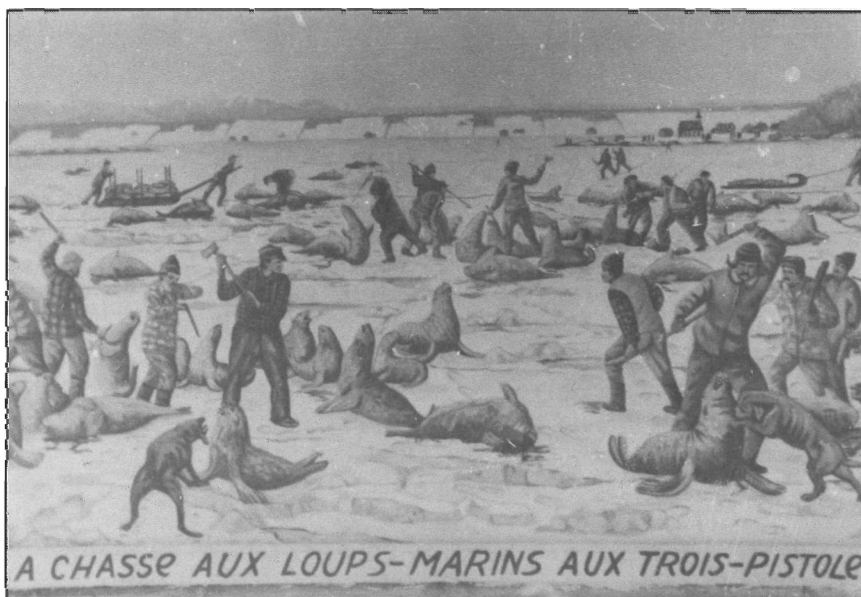
La chasse aux loups-marins de Trois-Pistoles : de la construction d'une légende à un mythe de fondation

LUC SAVARD,
ÉTUDIANT EN HISTOIRE À L'UQAR

Comme toutes les régions du Québec, le Bas-St-Laurent recèle une quantité de légendes qui se sont perpétuées par la tradition orale. Ces vieilles histoires qu'on range parmi les produits folkloriques locaux sont pourtant riches en enseignement. Si on y regarde de plus près, ces légendes peuvent nous en apprendre beaucoup sur le milieu dont elles sont issues, surtout dans le domaine des mentalités et de l'imaginaire d'une population. Le légendaire n'a pas pour seule utilité de divertir celui ou celle qui l'écoute. Il a une fonction beaucoup plus importante. Il contient des codes, des signes qui indiquent aux individus les normes et les limites qu'on ne peut franchir ou transgresser sans conséquence. Il contient souvent des rituels, des symboles plus ou moins évidents que les individus reconnaissent et interprètent. En général, les déviances y sont dénoncées et la bonne conduite approuvée. Selon les époques et les milieux, la croyance dont le légendaire fait l'objet a amené les hommes à adopter certains comportements, à se plier à des coutumes ou des rites, à craindre la colère des dieux ou appeler leur protection. Autre

aspect intéressant du légendaire, il s'articule autour de certains éléments historiques. Ces récits populaires reposent sur des faits plus ou moins vérifiés, parfois inventés qui se perpétuent grâce à la tradition. Ces faits subissent une transformation, le récit se modifie peu à peu au fil des ans et finit par prendre la forme d'une légende.

produits. Cette description fut faite par un témoin oculaire qui l'a consignée par écrit, ce qui est plutôt rare. On peut alors comparer le corpus légendaire à la version du témoin et déceler clairement les changements que le récit a subis pour se transformer en légende. Ces changements peuvent ensuite être interprétés et comme nous le verrons, des modifications parfois étonnantes peuvent survenir.



Une illustration de la chasse aux loups-marins (collection Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent)

L'analyse de la légende de la chasse aux loups-marins de Trois-Pistoles s'avère intéressante de ce point de vue. Il existe plusieurs versions écrites de cette légende qu'on peut comparer à une description des événements qui se seraient réellement

L'auteur de cette lettre est anonyme, il la signe «Un témoin oculaire». Selon certaines sources, il s'agirait du curé de la paroisse à cette époque, M. Philias Pouliot². L'autre catégorie rassemble l'ensemble des versions de la légende de la chasse aux loups-marins. J'ai pu

À propos des sources

Avant d'aborder l'analyse de la légende de la chasse aux loups-marins voici quelques remarques au sujet des sources sur lesquelles cette analyse s'appuie. Essentiellement, elles se divisent en deux catégories. La première est constituée de la version des faits tels que les a vus un témoin oculaire. Ce dernier fit parvenir une lettre au journal **Le Canadien** à Québec qui la publia le 5 janvier 1842¹.

constater que malgré des auteurs différents, les principaux éléments qui donnent sa forme à la légende se retrouvent dans toutes les versions consultées. En 1890, Charles-A. Gauvreau publie une monographie de Trois-Pistoles dans laquelle il raconte cette légende³ que lui aurait transmise Napoléon Rioux de Trois-Pistoles⁴. Toutes les autres versions que j'ai consultées et qui paraissent après celle de Gauvreau sont soit presque identiques, avec seulement quelques ajouts sans conséquences sur le récit, soit plus courtes, mais conservant l'essentiel du récit de Gauvreau. Devant l'homogénéité des versions, j'ai conclu que la légende avait pris une forme qui ne change plus à partir de la fin du XIX^e siècle. La légende s'est donc formée entre le moment où les événements ont eu lieu, en 1841, et celui où Gauvreau met la tradition orale sur papier, en 1890.

D'un fait authentique à la légende

Que s'est-il passé le matin du 23 décembre 1841 à Trois-Pistoles? Selon la version du témoin oculaire, plus de cent personnes se seraient retrouvées sur les glaces qui formaient un pont solide en face de Trois-Pistoles. Sur cette banquise se trouvait des centaines de loups-marins que les hommes auraient chassés. Vers 10 H du matin, un vent du sud se serait levé et aurait entraîné les glaces vers le large. Quelques personnes auraient réussi à regagner la terre ferme à temps, mais une cinquantaine d'entre elles seraient restées sur la banquise partie à la dérive. Les habitants restés à terre auraient cherché le moyen de sauver les naufragés, mais comme le raconte le témoin :

Les plus capables de partir en pareil cas étaient du nombre des malheureux. Point d'autres embarcations que des chaloupes de Pilotes, et la glace était trop faibles pour en supporter le poids, et d'ailleurs il fallait franchir un espace de pas moins de deux milles pour arriver à l'eau.

Ce n'est que vers 16 H qu'on trouve «une légère embarcation qui pouvait porter tout au plus 7 à 8 personnes». Elle fut mise à l'eau et menée par deux jeunes gens de Trois-Pistoles, Louis Sirois et Louis Rioux, qui seraient parvenus jusqu'aux naufragés. Quelques hommes auraient pris place à bord.

Cette première charge est donc mise en voie de salut, mais pour cela il fallait traverser à l'aviron un espace de pas moins de 20 arpents, ce qui formait 40 arpents au moins pour aller et venir. Pendant le trajet la banquise descendait et la noirceur augmentait si bien que les conducteurs de l'embarcation ayant dirigé leur route à peu près vers l'endroit où ils avaient pris la première charge ne virent plus de glace; quelle route prendre? Ils font force de rame, tournent en tous sens, enfin le sort veut où plutôt la Providence, qu'ils se dirigent du bon côté, il était temps, car la banquise allait dédoubler un petit rocher appelé Rasade et c'en était fait de 40 personnes. La Providence voulut donc qu'aucun ne périt, ils furent tous mis en sûreté sur la Rasade, d'où ils purent gagner la terre vers 10 heures du soir.

Bien que je n'ai pu contre-vérifier les faits rapportés par le témoin, ils m'ont semblé crédibles. Ce qu'on y trouve est bien en deçà de ce que la légende évoque.

Il est certain que pareil événement a dû marquer la mémoire des habitants de Trois-Pistoles. Il aurait pu avoir des conséquences tragiques. L'histoire de ces chasseurs partis à la dérive a dû être racontée des centaines de fois et s'est transmise aux générations suivantes par la tradition orale. Presque 50 ans plus tard, en 1890, quand Charles-A. Gauvreau publie la version qu'il obtient de la tradition orale, de nombreuses différences sont apparues dans le récit. En cinquante ans, la tradition orale a apporté des changements au récit et lui donne une signification qu'il n'avait pas au départ. Voici ce que le corpus légendaire nous apprend.

En premier lieu, le nombre de naufragés sur la banquise qui dérive passe de 50 à 200. Pour un village de la taille de Trois-Pistoles à cette époque, perdre 50 hommes aurait été une tragédie lourde de conséquence, en particulier pour plusieurs familles. Privé de 200 hommes subitement c'est alors une véritable catastrophe qui aurait affecté l'ensemble de la communauté, menaçant même sa survie⁵. Il n'y a pas une famille qui n'aurait pas été touchée par ce drame. La légende augmente le nombre des naufragés, elle envoie à la dérive tous ces hommes qui sont le soutien de cette communauté. Les acteurs du drame ne sont plus que quelques-uns, c'est le village au complet qui se trouve impliqué ainsi. «Sur la grève, les pleurs, les cris, les prières à hautes voix, les vœux formulés sans respect humain formaient un sanglot étrange : sanglot d'un géant qui agonise dans la douleur»⁶.

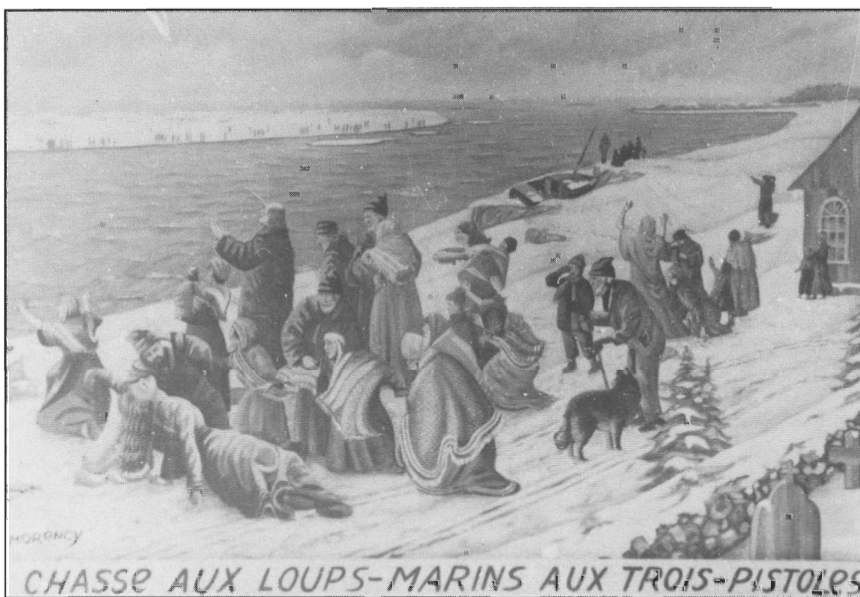
Dans la version du témoin oculaire, il est fait mention que le curé «crut devoir exercer une des fonctions les plus sacrées de son ministère, tant il était difficile de croire que tous pussent échapper à la mort». Je présume qu'il s'agit ici de l'absolution. La légende par contre est plus explicite quant au rôle du curé. C'est autour de lui que se rassemble les paroissiens durant le drame. Il les reconforte, les encourage. On lui demande de faire un miracle. C'est alors que le curé, «semblable à l'ange de miséricorde intercédant sans cesse pour la terre»⁷, invite ses paroissiens à se mettre à genoux et donne l'absolution aux naufragés. Tous se mettent ensuite à prier, même les hommes sur la banquise. Se produit alors le miracle espéré. Le vent tourne, la banquise change de direction et se dirige vers une pointe de rocher : la Rasade. Une fois les glaces échouées sur ce petit îlot, les hommes peuvent rejoindre la terre ferme et retrouver leurs familles.

De cette partie de la légende, on remarque deux choses. Premièrement, la version du témoin ne

fait pas mention que la banquise ait été s'échouer sur la Rasade. Elle suggère plutôt que se sont les sauveteurs qui ont mis les hommes en sécurité sur la Rasade au moment où la banquise allait doubler ce rocher. C'est possible car la distance à parcourir est alors beaucoup plus courte que s'ils devaient ramener les hommes sur le rivage. Deuxièmement, la légende a complètement escamoté le rôle des deux jeunes gens de Trois-Pistoles qui ont réalisé le sauvetage.

Le sauvetage y est attribué à la volonté divine, à un pur miracle. Aucune des versions de cette légende ne mentionnent le rôle de deux jeunes de Trois-Pistoles. C'est là un détail très intéressant. Sans la version du témoin, on aurait complètement ignoré le rôle de ces deux jeunes gens puisque la tradition orale les a éliminés du récit. Telle qu'elle est, la version légendaire du sauvetage des hommes est attribuable à un changement de cap de la dérive de la banquise vers la Rasade. Seulement voilà, le sauvetage est fait par des hommes qu'on a choisi d'oublier. Alors qu'on aurait pu en faire des héros, on a plutôt occulté leur rôle au bénéfice de la volonté divine.

Le déroulement des événements subit aussi une modification. Le témoin rapporte que les glaces auraient cédé vers 10 H du matin. Selon ce que rapporte Gauvreau, cela ce produit alors que «*le soleil s'éloignait à l'horizon et les ombres du soir allaient s'allonger*». Une autre version parle même de «*la nuit venue*»⁸. Donc, dans la légende, on passe la journée à chasser d'où la quantité importante de bêtes tuées qu'on cite dans toutes les versions consultées : «*plus de 700*» chez



Une autre façon d'illustrer la chasse (collection Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent).

D'Amours⁹, même chose chez Potvin¹⁰, «*pas moins de six ou sept centaines*» chez Lafrance¹¹. Une telle quantité de bêtes représente une source de richesse estimable en ces temps difficiles, les peaux et la graisse sont d'une grande utilité. Et que font nos braves chasseurs au moment où les glaces cèdent? Ils se disputent la propriété des amas de peaux et de graisse. «*On contestait et on se chicanait au besoin, en réclamant ce qu'on pensait être sa part*»¹². Leur attention est retenue par des considérations matérielles. «*Pendant qu'on se disputait les richesses de la mer, richesses d'un moment comme tout ce qui est de la terre, on ne s'apercevait pas... que la glace, devenue plancher mouvant, se détachait lentement de la rive*»¹³. Le témoin oculaire ne fait aucune mention du nombre de bêtes tuées ni d'une quelconque querelle au sujet de leur propriété. Cet ajout au récit ne sert qu'à introduire une leçon que Lafrance résume ainsi : «*Le Bon Dieu avait fait un miracle pour faire comprendre la petite valeur des biens de la terre devant la mort, pour raccorder tous les esprits, et pour jeter dans la charité mutuelle tous ces braves gens, qui s'étaient épris de fortune et chamaillés un moment pour des riens*»¹⁴.

Comme on peut le constater, les changements apportés au récit lui donne une signification toute particulière. Nous ne sommes plus en présence d'un fait divers. L'incident est devenu une légende. Les acteurs du drame prennent la valeur de symbole : les hommes de la banquise représente la population de Trois-Pistoles, les loups-marins en telle quantité deviennent une richesse, le curé prend le rôle d'un médiateur entre les hommes et

Dieu. Ces symboles se mettent en action et ce qu'ils font contient un message. La légende peut se résumer alors de la façon suivante. Les hommes, qui représentent l'ensemble de la communauté, font la chasse aux loups-marins. Il y en a une telle quantité que les hommes parviennent à accumuler des tas de graisse et de peaux un peu partout sur la banquise. La chasse dure presque toute la journée et à la fin de celle-ci, des querelles éclatent sur les glaces. On se dispute la propriété du butin. Ce comportement ne rencontre pas la norme, il met la survie de la communauté en péril. La discorde règne toujours quand les glaces partent pour le large. Comme la dérive semble mener ces hommes vers une mort inéluctable, on demande au curé du village d'intercéder. Il agit comme un véritable médiateur et on attend de lui un miracle. Il absout alors les hommes et invite le reste de la communauté à prier. Le miracle espéré se produit : la banquise change de cap et se dirige vers un lieu sûr -la Rasade- d'où les hommes pourront regagner la terre ferme et retrouver leurs familles.

En bout de ligne, le message que livre cette légende est double. D'une

part, il y a la nécessité pour cette communauté de rester solidaire. La recherche et la quête de richesse personnelle risquent d'être dommageable pour l'ensemble de la population. L'individualisme n'a pas sa place. La glace part à la dérive quand les hommes se disputent. Le drame débute au moment même où le comportement des hommes est inacceptable. D'autre part, la légende fait la démonstration de la force de la Foi et de la prière dans les moments d'épreuve. La légende place l'Église en position de force, Dieu est intervenu pour sauver ces hommes par l'intermédiaire de son représentant terrestre, le curé du village.

Ce que la légende évoque n'est pas sans rappeler le discours dominant de la deuxième moitié du XIX^e siècle au Québec, surtout en milieu rural. Patrie, Église, Famille sont les valeurs de base du discours durant la période où les événements du 23 décembre 1841 se transforment en une légende. Pendant 50 ans, le récit se modifie. On retranche des éléments et on en ajoute pour lui donner un sens. Le message que nous livre cette légende aujourd'hui, les valeurs qu'elle met de l'avant, font partie de celles qu'on privilégiait à cette époque.

De la légende à un mythe de fondation

La population de Trois-Pistoles a conservé le souvenir de cette légende par la tradition orale, mais aussi grâce à la présence d'une croix qu'on a plantée à l'endroit où se serait échouée la banquise et ses naufragés, la petite île qu'on nomme la Rasade d'en haut. La présence de cette croix dans le paysage est un rappel constant des événements. La version du témoin oculaire mentionne l'intention de quelques citoyens d'y ériger une croix en souvenir de cet événement. La promesse est tenue, l'été suivant une croix de bois y est plantée. En 1877, une nouvelle croix de bois remplace la première qui s'est détériorée. Enfin,

une troisième croix est érigée pour le 90^e anniversaire de cette «protection providentielle» en 1929¹⁵!

Pourquoi en 1929 et non en 1931 comme il se devrait? Toutes les versions de la légende que j'ai pu consulter donnent comme date des événements le 23 décembre 1839. Seule la version du témoin donne la date du 23 décembre 1841. Pour le moment, j'en ai pas d'explications pour cette différence. C'est une modification qui s'est produite avant que Gauvreau n'écrive sa version puisqu'il donne cette date. Tout le monde reprend cette erreur ensuite.

La troisième croix qu'on érige en 1929 comporte une autre modification de date. Cette fois-ci, la croix est faite de granit et son installation est l'oeuvre d'un comité dont font partie des membres du clergé et des notables de Trois-Pistoles¹⁶. On y appose une plaque de bronze sur laquelle on fait graver ce qui suit : «*Nos pères, partis à la dérive sur les glaces en chassant le loup-marin, atterrirent providentiellement sur cette île, ce 25^e jour de décembre 1839. Hommage de leurs descendants*». Voilà qu'on passe du 23 au 25 décembre, jour de Noël. Cette modification révèle l'importance qu'on entend donner à cette épisode de l'histoire de Trois-Pistoles. Le drame qu'a vécu cette communauté n'a plus eu lieu à un moment quelconque de l'année, mais bien le jour même de la naissance du Sauveur. La nouvelle date est plus forte symboliquement. On passe de la légende au mythe, d'une histoire plus ou moins réelle à une explication des origines de cette communauté.

Au moment où on érige cette troisième croix, le souvenir qu'elle entend rappeler à déjà pris la forme d'une légende depuis longtemps. Le fait qu'on remplace la croix périodiquement quand celle-ci est trop détériorée témoigne du désir de garder vivant la légende qu'elle évoque. Ce que l'on a fait graver sur la plaque de bronze nous renvoie directement à la

légende, à ces 200 hommes qu'on nomme ici «*nos pères*» et qui faillirent disparaître au large ce qui, le cas échéant, aurait mis en péril la survie même de cette communauté. Ces hommes sont les bâtisseurs de Trois-Pistoles et selon ce qu'on peut lire sur cette plaque, ils ont la vie sauve grâce à l'intervention de la divine providence le jour même de la naissance du Sauveur. Comment ne pas conclure alors que Trois-Pistoles doit son existence à la volonté de Dieu qui a sauvé ces hommes? Il ne s'agit plus ici d'une simple légende, mais d'un véritable mythe de fondation. La courte inscription sur la plaque de bronze est chargée de symboles, les principaux éléments qui créent un mythe y sont réunis. Dieu s'y manifeste sous une forme providentielle qui permet à des hommes, des «*pères*» de la communauté, de prendre pied sur une île après qu'ils eurent erré «*à la dérive sur des glaces*». En fait, l'inscription de la plaque est une allégorie, une reformulation d'un mythe plus ancien, mais qui fait partie de notre culture judéo-chrétienne : celui du peuple qui se cherche une terre d'asile après une période d'errance provoquée par une faute, une offense faite à Dieu.

On le voit, le mythe et la légende se sont tous les deux éloignés de ce que nous connaissons des faits. La différence la plus remarquable à mon avis est la disparition des deux jeunes sauveteurs du récit. Ces deux jeunes, après leur exploit, devaient être connus de tous à Trois-Pistoles. Ce sont eux les héros de cette histoire. La légende pourtant les oublie. On a préféré construire la légende sur le modèle d'un mythe religieux, la puissance des forces divines, plutôt que de créer deux héros. Comment expliquer ce phénomène? Faut-il y voir là l'influence de l'Église sur la culture et le discours populaire? Est-il possible que l'Église ait récupéré, ou à tout le moins infléchi, ce récit populaire pour qu'il concorde à ses vues?

.....

Notes

- 1 On peut lire cette lettre publiée intégralement dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 2, no 2 (octobre 1975) : 23 à 25.
- 2 Silvio Dumas, «*Une dramatique chasse aux loups-marins à Trois-Pistoles en 1841*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 2, no 2 (octobre 1975) : 25.
- 3 Charles-A. Gauvreau, **Au bord du Saint-Laurent**, Rivière-du-Loup, Imprimerie du St-Laurent, 1923, 86 p. Réédition de son ouvrage paru en 1890 à Lévis.
- 4 Silvio Dumas, **op. cit.**, p. 23.
- 5 11 ans après le drame, Trois-Pistoles compte 340 «chefs de ménage» selon le recensement du Canada de 1852. Cela donne une idée des proportions que prend la légende à propos des hommes qui partent à la dérive. Cité par Jean-Charles Fortin et Antonio Lechasseur, **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 210.
- 6 Mathias D'Amours, **Les Trois-Pistoles**, vol. 1, 1946, p. 241. Ce livre est une copie de l'ouvrage de Gauvreau paru en 1890 «revu et complété jusqu'à date» par D'Amours.
- 7 **Ibid.**, p. 243.
- 8 Pierre Lafrance, **Les croix joyeuses des Trois-Pistoles et les cinq églises 1696-1946**, Rivière-du-Loup, Imprimerie le St-Laurent, 1946, p. 11.
- 9 Mathias D'Amours, **op. cit.**, p. 238.
- 10 Damase Potvin, **Le Saint-Laurent et ses îles**, Québec, Édition Garneau, 1945, p. 186.
- 11 Pierre Lafrance, **op. cit.**, p. 11.
- 12 **Ibid.**, p. 12.
- 13 Mathias D'Amours, **op. cit.**, p. 239.
- 14 Pierre Lafrance, **op. cit.**, p. 14.
- 15 Mathias D'Amours, **op. cit.**, p. 247.
- 16 **Rapport annuel de la Société Provancher**, Trois-Pistoles, 1940, p. 39.